



THOMAS KING

LA FEMME TOMBÉE DU CIEL

TRADUIT PAR CAROLINE LAVOIE

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRER



Thomas King

LA FEMME TOMBÉE
DU CIEL

Traduit de l'anglais par Caroline Lavoie

Roman

MÉMOIRE D'ENCRIER

PROLOGUE

Point du jour.

Nuit sur la côte, brouillard à l'horizon. Flots et terre ferme, ligne de la marée.

Ainsi commence notre récit.

Ils étaient côte à côte, assis en haut de la falaise, à attendre les premières lueurs de l'aube. Crisp tira une pomme de sa poche, la coupa en deux et donna la plus grosse moitié au chien.

— Comme au paradis, remarqua-t-il. Remède pour les intestins.

L'animal renifla prudemment le fruit.

— Regarde là-bas! s'écria Crisp, le buste en avant et les yeux plissés afin de percer l'obscurité.

Au loin, en contrebas, une ombre se détacha de la forêt et emprunta le coude que formait le chemin avant de descendre vers la plage.

— Le voilà, juste comme tu l'avais prédit.

Le chien grogna et se redressa avec peine.

— Savais-tu qu'on pouvait lire la fortune de l'homme sur ses traits et connaître sa destinée par une simple question?

Le chien leva la tête, huma l'air, ouvrit la bouche et émit un grondement triste et retenu.

— Allons, n'oublie pas que c'est dans ton esprit qu'a germé cette idée.

Le chien traversa le replat en bondissant, s'engagea sur la dune et se précipita vers la mer.

Couché sur le dos dans les herbes hautes, Crisp attendait l'aube.

— Oui, Monsieur Chien, dit-il tout bas. Je me porte bien, si toi aussi tu te portes bien.

À l'ombre des cèdres en saillie à la limite de la plage, l'homme tendait l'oreille. Une houle puissante accourait depuis la haute mer. La plage était en forte pente, le sable sur le haut était doux et sec. Plus bas, dans le sable gorgé d'eau, les traces de pas s'effaçaient à chaque nouvelle vague.

Ce n'est que quand le chien bondit du fourré et s'élança comme une flèche sur le cordon de dunes herbeuses que l'homme le remarqua. L'animal s'approcha en s'ébrouant.

— Ah, te voilà, toi!

Il songea à allumer un feu qui chasserait le froid humide. Comme ça, il soulagerait la douleur dans les mains et tendrait la peau du tambour.

— T'en penses quoi? Bonne idée, non?

Sur la falaise, une étoile d'azur scintillait au-dessus de l'Ocean Star Motel. Jadis, le néon en indiquait le nom, souhaitait la bienvenue aux visiteurs et leur indiquait s'il restait de la place. L'humidité ambiante et l'assaut des embruns avaient rendu son message aléatoire.

Irritante distraction pour les promeneurs qui arpentaient la solitude de la plage, songea l'homme, mais en traversant les dunes, il tirait un étrange réconfort de la vue des quatre lettres encore allumées.

Comme si ce vieux motel pouvait représenter un havre de paix.

L'homme s'arrêta, s'agenouilla. Le sable était noir et très fin. Compact. Presque comme de l'argile. Il en ramassa une poignée et la serra de toutes ses forces. Puis, il la reposa et la regarda s'affaisser et se dissoudre.

— *Post hoc*, lança-t-il dans le vide. *Ergo propter hoc*.

Derrière lui, il devinait l'aube déferlant sur la montagne. Il referma de nouveau les doigts sur le sable. Quelle créature avait plongé, déjà, pour rapporter la première motte de terre ?

— Le rat musqué, fit-il à l'attention du chien. Ou peut-être la loutre.

L'homme entra dans les vagues qui clapotaient. Il attendit, puis s'immobilisa. Il n'y en aurait plus pour très longtemps. Les flots s'écarteraient bientôt, la marée descendrait et mettrait à nu une crête humide et noire semblable à l'échine d'un Léviathan, ouvrant une voie étroite et directe vers le récif désolé qui pointait à l'horizon.

Les Apôtres.

Pour un bon moment, pendant le cycle des marées, cet îlot rocheux n'était guère plus qu'une masse escarpée et désolée battue par les vagues. Mais quand la lune se tournait vers la terre, la mer découvrait ces hautes colonnes de basalte polies et aiguës par les éléments, arc-boutées contre les courants.

Le chien tourna le museau vers la dune en gémissant.

— Bon, d'accord, lui dit l'homme. Tu n'es pas obligé de m'accompagner.

Jadis, le pied des Apôtres était couvert d'une flore colorée: étoiles de mer orangées, moules noires, oursins lie-de-vin. Crabes rouge vif terrés dans les cavités rocheuses, vertes anémones suspendues à la paroi.

Plus maintenant.

Seul survivant de cette flore récifale, un collier de coquillages blanchis accroché au roc comme autrefois les crustacés vivants.

Les éclats de nacre se brisaient sous ses pieds et il lui était impossible de les éviter. Le basalte, d'abord poli comme un miroir, se déchirait petit à petit, marqué de profondes entailles et d'arêtes tranchantes à mesure que l'homme l'escaladait. Non loin de l'étoic, l'homme repéra un petit siège de fortune, sorte de mirador d'où il allait observer la mer monter, jusqu'à fermer toute voie vers le salut.

Ce récif, il s'y était déjà rendu. Et chaque fois, il avait battu en retraite et rejoint la plage juste à temps pour éviter la marée montante qui avalait le rocher.

Pas aujourd'hui.

Le visage tourné vers les montagnes, plus à l'est, il plaça le tambour à un angle pour capter les premières lueurs, puis entama une lente mélodie. La peau d'original était trop distendue et détremée. Les coups s'étouffaient et la voix de l'homme se noyait dans la fureur des vagues. Au loin, en haut de la plage, il apercevait le chien qui l'attendait.

À ce moment-là, à ce moment précis, l'homme fut une nouvelle fois tenté de faire marche arrière.

Trop tard, le chemin vers la plage n'était plus qu'un souvenir et la mer enveloppait déjà le récif d'un sombre garrot d'écume.

L'homme reprit son chant, accéléra le rythme, leva la voix pour qu'elle domine le violent ressac. Le soleil lui inondait le visage et l'azur gagnait le ciel. La journée s'annonçait magnifique.

Tandis qu'il se tournait vers le large, comme s'il voulait encourager la marée, le tambour lui expira dans la main.

— Non! s'écria-t-il.

Soudain, la brume avait jailli de nulle part. Froide, humide, béante, courant sur les flots, noyant tout à fait l'aube.

— Non, non, non!

L'homme s'affaissa sur le petit siège de fortune. Tout finirait-il de la sorte? Sans soleil. Sans ciel bleu. Sans pouvoir admirer une dernière fois la forêt et les montagnes. Avec pour seule compagnie les abysses humides et le martèlement des vagues.

Fantastique!

Tout ce qu'il voulait, c'était du soleil, et ne surtout pas mourir à l'ombre. Comme il avait vécu. Était-ce trop demander? La marée basse, afin de rallier les rochers. La marée haute, pour que le piège se referme sur lui. Un peu de paix, de lumière, et un dernier regard jeté sur le monde au moment de le quitter pour de bon.

Voilà que flottait ce foutu brouillard, et devant ses yeux disparurent sans laisser de trace arbres, montagnes et chien sur la plage.

Adieu soleil.

Ainsi soit-il. S'il devait en être ainsi. L'homme retira son blouson et le déposa sur le rocher. Un blouson noir et brun en tissu et cuir souple, avec au dos une inscription, *Crow Fair, Powwow Capital of the World*, au-dessus d'une ligne d'horizon découpée de tipis. C'était un blouson spécial, résistant et puissant, et quand il le portait, personne n'osait lui chauffer les oreilles, pas même Sonny, dont le babil était pourtant incessant à propos des déchets que recrachait la mer.

L'homme gardait la photo dans la poche de sa chemise. Nul besoin d'y jeter un dernier coup d'œil. Il en connaissait les moindres détails.

Il enleva ses lunettes, se déshabilla et reprit son chant, plus fort cette fois, en projetant la voix jusqu'au cœur du brouillard. Les lames qui se brisaient sur le rocher se moquaient bien de cette petite cérémonie! Elles déferlaient par-dessus les Apôtres et repoussaient l'homme sur le côté. Le tambour, pourtant complètement détrempe, vibrait comme jamais, ainsi que la voix de l'homme. Chanter sous la brume, c'était peut-être un peu comme chanter sous la douche. L'acoustique est peut-être meilleure dans les lieux où règne l'humidité.

Le revif s'efforçait d'attirer l'homme vers les abysses.

— J'arrive! hurla-t-il, interrompant son chant et se calant plus avant contre le rocher. Mais pas tout de suite!

C'est alors qu'il perçut quelque chose.

Sous l'eau, quelque chose lui avait frôlé la jambe. Sans doute du menu fretin ou un débris

quelconque. Ou peut-être un monstre. Un monstre affamé. L'homme posa les pieds plus haut sur le rocher et observa l'océan rouler sous lui.

Il ne la vit pas d'emblée. Une ombre vague dans la houle. Puis, quelque chose apparut devant lui. Une main tendue hors de l'eau, puis un bras, fragile, fin rameau ballotté par les flots.

Enfin, une chevelure noire, flottant autour d'un gentil minois.

Prenant appui sur le rocher, l'homme tendit un bras vers l'enfant, alors qu'un violent ressac se brisait sur son dos et le projetait contre la paroi rocheuse, le sel lui affluant dans la bouche et les narines comme du sang, l'eau lui brûlant les yeux. Deux autres vagues s'abattirent sur lui avant qu'il retrouve l'enfant, plus près cette fois, presque à ses pieds.

— Tiens bon!

L'épaule tordue par la douleur, il empoigna gauchement un bras qui sortait de l'eau, attendant que le ressac repousse l'enfant vers les rochers. En se cabrant le dos, il tira sa charge d'un coup sec.

Une jeune fille.

Mince comme un fil. Nue et frissonnante, comme lui.

— Tout va bien, t'en fais pas, la rassura-t-il en l'attirant à lui pour ne pas qu'elle s'échappe. Tout va bien.

Il avait conscience que la petite grelottait. Si seulement il avait quelque chose pour l'envelopper! Hélas, tous ses vêtements avaient été emportés par les flots.

Sauf son blouson.

Coincé dans une fissure du rocher. Le cuir trempé comme de la soupe froide, mais il le passa tout de même autour des épaules de l'enfant, espérant la protéger du vent et des embruns.

Il se mit à bercer doucement la jeune fille.

— Tout va bien !

Le rythme des vagues s'était accéléré, laissant à peine le temps de reprendre son souffle entre deux ressacs. C'est alors que la rescapée se retourna et tâcha de se dégager, les bras tendus vers l'écume comme si c'était son dernier refuge.

— Non, gronda l'homme, la voix rauque. Non !

Elle chercha de nouveau à échapper à son emprise et s'inclina vers l'écume, juste au moment où une autre lame frappa les Apôtres et précipita violemment l'homme et l'enfant vers l'arrière.

— Bordel de merde !

Une arête de basalte lui déchira l'épaule et la cuisse, il lui sembla que du sang chaud lui coulait sur la peau. À présent, ne retenant plus l'enfant que d'un seul bras, il s'efforçait de rejoindre le siège de fortune. C'est alors qu'il distingua un autre corps qui sortait de la houle.

— Reste ici ! ordonna-t-il à la jeune fille en la soulevant vers le petit siège et en la forçant à passer les bras autour de l'étoç.

Il se laissa glisser rapidement du rocher en quête d'une saillie où se retenir.

— Par ici ! s'écria-t-il. Par ici !

Tout d'un coup, la mer sembla grouiller de vie. D'abord, un jeune homme, qu'il tira vivement par les cheveux jusqu'au récif. Puis une jeune fille et une dame plus âgée. Une autre vague recracha un vieillard. Suivi de deux jeunes gens. Tous nus et

frissonnants. De l'eau plein la bouche. Un éclair de vie farouche dans les yeux.

Patiemment, malgré la douleur qui lui étreignait les bras et le dos, l'homme les saisit un à un, jusqu'à ce qu'une douzaine d'âmes tremblantes s'agglutinent les unes aux autres, au beau milieu des flots en furie.

C'est alors que sans raison, outre l'épuisement et l'exaltation, il se remit à chanter. Pas la mélodie de tout à l'heure. Plutôt une danse des prairies. Un chant féroce. Un chant guerrier. Ces rescapés, il les reconnaissait ! Ils appartenaient au peuple de la mer. Le Premier Peuple. Sorti de l'océan à l'aube des temps. Leur longue chevelure noire... Leur regard d'aigle... Son chant les avait attirés à lui pour l'accompagner dans son dernier voyage.

Les avait-il expressément convoqués ? Le temps de refaire le monde était-il venu ? Pour rétablir l'équilibre perdu entre les jumeaux, le gaucher et le droitier ?

Il accéléra le rythme et se dit que par ce seul chant, il les avait fait venir, par ce seul chant il avait repoussé l'assaut de l'océan. Doucement, tout doucement, plusieurs voix se joignirent à la sienne, d'abord la jeune fille qui la première lui avait tendu la main, puis tous les autres, qui chantaient plus fort que lui et un ton au-dessus.

Jusqu'à ce que le reflux fasse son œuvre et que se dissipe la brume.

Tandis que la lumière liquide commençait à éclairer la côte couverte de forêts, les membres du peuple de la mer lui frôlèrent la main tour à tour et replongèrent dans la mer apaisée.

L'homme demeura sur le petit siège de fortune.

Quand le soleil se mit à briller et que l'azur fut sans nuages, il regagna le rivage à pied, en guettant la réapparition de la jeune fille aux longs cheveux d'ébène, qui viendrait sûrement l'accueillir sur la côte.

Il arriva tant bien que mal sur la plage et n'y vit personne, hormis le chien.

Dans le confort et la quiétude de la limousine, Dorian Asher contemplait le monde qui s'offrait à ses yeux. La glace s'accrochait toujours aux brise-lames, mais les bosquets clairsemés qui longeaient le lac Ontario se couvraient de bourgeons. Avant, à Toronto, les hivers étaient plus cléments qu'à Ottawa et plus courts qu'à Edmonton. Depuis peu, la fonte des glaces arctiques provoquait un afflux d'eau douce, freinait la circulation thermohaline et déréglaait complètement le climat.

Pas étonnant.

Des prédictions de la sorte, on en avait tant faites que l'opinion publique en était saturée. Mais maintenant qu'elles se réalisaient, voilà que le résultat suscitait l'agacement et l'indignation, comme si les hivers rigoureux à n'en plus finir, les printemps fichus et les étés peu convaincants étaient autant d'affronts personnels.

Mais bon, là, le printemps arrivait enfin. Frisquet, couvert, mais le printemps tout de même.

Et cette humidité!

Une humidité glaciale, que Dorian avait du mal à supporter. Malgré la chaleur qui régnait sur la banquette arrière, le froid envahissait la limousine comme un torrent glacé courant sur les rochers.

Un torrent glacé courant sur les rochers?

D'où pouvait-il bien tirer des expressions aussi débiles? Ces jours-ci, l'imagination de Dorian galopait littéralement, transformant le banal et le mondain en métaphores colorées. Malgré un esprit méthodique et un calme souverain. Contrairement à Winter.

Winter. Il ne connaissait personne qui lui ressemblait.

C'était sûrement la faute de ces foutus médicaments! Il avait assez souvent la nausée et ne tolérait plus ce chuchotis croissant dans ses oreilles. Il perdait facilement sa concentration. Et avait tendance à voir des catastrophes dans tous les canaris. À mettre sur le compte de la douleur, sans doute. Ou était-ce le surmenage qui provoquait chez lui ces envolées mélodramatiques?

Et voilà que ça recommençait! Voir des catastrophes dans tous les canaris. Où allait-il chercher des choses pareilles? Il ne lui restait plus qu'à aller prêcher la fin du monde au carrefour de Yonge et Dundas.

Il tira le dernier numéro de *Luxury Home Magazine* de la pochette du siège devant lui et se mit à le feuilleter. À Cape-Harbour, en Floride, un petit bijou de résidence était à vendre pour un peu moins de cinq millions. À Port-Royal, un plus grand domaine à près de huit millions.

Dorian replia le coin de la page afin de la retrouver plus facilement lorsque le cœur lui en dirait.

Un mois plus tôt, il avait repéré une charmante maison de six chambres à Hualalai, sur la côte de Kona-Kohala.

— Douze millions? s'était étonnée Olivia en voyant l'annonce.

— Hawaï, vue sur la mer.

— On a déjà deux maisons, Dorian.

— Pas du tout. On a une maison et un appartement.

— Un appartement dont on n'a pas besoin.

Ce n'était pas la première fois qu'ils en discutaient. D'accord, cet appartement constituait une dépense, mais afférente à sa profession, donc justifiée.

— Tu sais bien que je dois parfois rester en ville, le soir.

— Dors donc à l'hôtel, lui conseillait toujours Olivia. Comme ça, tu n'auras aucuns frais d'entretien, et tu pourras déduire ces dépenses de l'impôt.

— Impossible. Il me faut une cuisinette.

— Tu ne fais même pas la cuisine.

— Je n'ai pas envie de passer à la réception matin et soir.

— Ce n'est que pour faire l'intéressant, et dire que tu possèdes un appartement en ville.

— Pas du tout. C'est la vue qui m'intéresse.

Olivia devait le reconnaître, l'appartement avait une vue imprenable sur les îles et le lac Ontario.

— L'argent, il ne faut pas se contenter de le

gagner, avait chuchoté Dorian, comme s'il dévoilait un secret bien gardé. Il faut aussi le dépenser.

À propos d'Hawaï, Olivia avait raison, comme toujours. Douze millions, pour une troisième résidence? Trop cher! Dorian avait pourtant les moyens de s'offrir tout ce qu'il désirait. Il aimait cette idée. Son seul regret, en matière de demeures luxueuses, c'était de ne pas avoir acheté le lot numéro six à Rosie Bay, près de Tofino, sur l'île de Vancouver.

Quatre acres sur le cap d'une falaise, un immense terrain à bâtir surplombant une plage privée et une grotte marine, avec un panorama de 180 degrés sur le Pacifique.

Le jour où il avait arpenté le domaine avec Olivia, une ourse noire et ses deux petits étaient apparus dans la brume, pour disparaître aussitôt, fantômes du passé revenus hanter leur forêt.

Dorian y avait vu un bon présage, un rite de passage entre passé et présent. Olivia n'y voyait qu'un ennui de plus.

— Ces bêtes-là fouilleront dans les poubelles, avait-elle remarqué. Sale engeance!

Dorian referma le magazine et se mit à compter le long du lac les arbres dépourvus de feuilles en toute saison. C'est notre faute, c'est notre grande faute, se rappela-t-il, non qu'il y ait quelque intérêt à décrier une évidence aussi criante.

Quelque intérêt ou quelque consolation.

La limousine s'éloigna de la rive et emprunta la voie qui menait à Tecumseh Plaza, siège social de Domidion. À première vue, l'endroit n'avait rien de bien intéressant: une série de petites

casemates en béton était censée représenter un cercle de maisons longues autochtones.

Contrairement aux autres monuments à l'industrie qui dominaient la silhouette urbaine de cette terre gagnée sur l'eau, le siège de Domidion avait été construit vers le bas. Dix étages sous terre, reliés par de longues coudées souterraines menant au garage à plusieurs niveaux.

C'est ainsi que s'organisait le nouveau monde.

Quand on avait affaire à Tecumseh Plaza, on savait où aller. Sinon, on n'y avait pas sa place.

La limousine s'engagea dans le tunnel réservé aux cadres supérieurs. Dorian sortit le laissez-passer de son veston. Le PDG de Domidion lui-même devait se soumettre aux contrôles de sécurité et franchir les bornes escamotables. Parfois, il calculait le temps requis pour passer les barrages. Tout retard le rassurait. Hélas, la sécurité n'était qu'une illusion! La peur rend prudent, paranoïaque même, vigilant, à tout le moins.

La peur ne garantit pourtant pas la sécurité.

On fait la guerre afin de vivre en paix, avait dit Aristote. Dorian se demandait si le vieux philosophe grec s'était rendu compte de son erreur. On fait la guerre pour détruire ses ennemis. Pour contrôler les ressources et les marchés. Pour gagner de l'argent.

Winter Lee attendait Dorian devant l'ascenseur. Secrétaire d'entreprise modèle. Cultivée. Réservee. Précise. Jeune. Quelle que soit l'heure d'arrivée de Dorian, elle était toujours prête à l'accueillir.

— Un nouvel ensemble?

— Oui, Monsieur.

Dorian appréciait l'attention que portait Winter à la mode. Ce jour-là, elle avait choisi un chemisier de coton blanc, une jupe noire en laine et soie grège, avec une veste assortie dont le revers s'ornait d'une broche en jais striée de traits d'albâtre.

Le profil psychologique de Winter avait révélé des éléments troublants. Dorian ne s'en inquiétait guère : les fous et les gens qui réussissent s'aventurent souvent dans les zones d'ombre et les Winter de ce monde reviennent toujours dans le droit chemin.

— Tecumseh, vous voyez qui c'est ?

— Shawnee, répondit Winter sans hésiter. Fin dix-huitième, début dix-neuvième. Cerveau d'une alliance cherchant à s'opposer à l'expansion européenne. Tué à la guerre de 1812, après avoir été abandonné par les Britanniques sur le champ de bataille.

— Et notre siège a été nommé en son honneur.

— Tout à fait.

— Ironique, non ?

— Il y a bien un prix pour la paix qui porte le nom d'Alfred Nobel, remarqua Winter.

— Touché ! reconnut Dorian.

— Le docteur Toshi vous demande de le rappeler le plus tôt possible.

— Et les marchés ?

— À la baisse. New York, Toronto, Londres, Tokyo. Le pétrole est tombé à quatre-vingt-seize dollars le baril.

— Vous n'auriez pas de meilleures nouvelles ?

— J'essaierai d'en avoir, Monsieur.

Des cloisons de verre divisaient l'espace du quatrième sous-sol. Il n'y avait aucune fenêtre sur l'extérieur, puisqu'on était sous terre. Pas non plus de murs intérieurs à proprement parler. Les bureaux n'étaient rien de plus qu'un ensemble de cubes de verre. Tout le monde voyait tout le monde. Seules les toilettes étaient protégées du regard; plusieurs caméras placées stratégiquement enregistraient tout de même les allers et venues, sans pour autant filmer ce qui se passait à l'intérieur.

Du moins si on en croyait Domidion.

Dorian ouvrit plusieurs onglets sur l'écran d'ordinateur: *Globe and Mail*, *New York Times*, *London Times*.

— Les Zèbres? Encore eux?

— Oui Monsieur.

Dorian fit défiler la une du *Globe*.

— Ils diffusent des numéros de cartes de crédit en ligne à présent?

— Des noms, aussi.

— Et nous? Nous sommes touchés?

— On le saura bientôt, Monsieur.

— Cette histoire de Zèbres échappe à tout contrôle.

Dorian tapa le mot de passe à l'ordinateur et ouvrit l'icône de masquage sonore.

— Démarrage du masquage sonore! fit une docile voix féminine. Veuillez confirmer.

— Confirmé.

Dorian se détourna de l'écran.

— Donc, à part ces anarchistes à rayures, quoi de neuf?

— Trois points.

Winter tapota sa tablette électronique.

— Une unité de reconnaissance américaine a repéré une nouvelle «buanderie chinoise» près de Chaman.

— Encore une ?

Dorian respira profondément, puis se vida lentement les poumons.

— À quoi jouent-ils donc, ces foutus Français ? Ils accordent des franchises, à présent ?

— Anthrax. Botulisme, précisa Winter. Plusieurs cultures de grippe tenace.

— Pas un labo de classe A, j'imagine ? Un simple abri de plastique avec évier et four à micro-ondes ?

Une crampe tenaillait la jambe gauche de Dorian.

— Peut-être qu'on devrait leur fournir de l'équipement sophistiqué, à ces salauds, pour qu'ils fassent mieux leur boulot.

Winter avait la peau chatoyante comme la cire d'une bougie. Une chevelure de jais, des yeux noisette formant une amande parfaite et des lunettes de métal lui donnaient l'allure d'une jeune étudiante.

Ou d'une sociopathe.

Soudain, Dorian eut la curieuse impression de se regarder dans le miroir. Ce n'était pas la première fois.

— Ces cultures, c'était les nôtres, pas vrai ?

Bien entendu, Domidion ne pouvait suivre chaque virus ou bactérie. On en expédiait tous les jours aux quatre coins du monde. Les cultures vendues aux Japonais à des fins de recherche pouvaient très bien aboutir dans des mains

italiennes, être ensuite troquées contre du pétrole saoudien et enfin, disparaître dans la nature. Ce n'était tout de même pas la faute de Domidion si quelques fous furieux mettaient à l'occasion la patte sur de dangereuses bactéries.

L'entreprise n'en était pas responsable.

— Et le deuxième point?

— *L'Anguis*.

Dorian n'avait vu *l'Anguis* qu'en photo. Le navire faisait partie de la douzaine de barges à fort tonnage exploitées par Domidion sous pavillon bolivien. Six mois plus tôt, le navire avait quitté Montréal pour une mission de routine: déverser une montagne de déchets toxiques et de contaminants incinérés dans l'océan.

Or, avant qu'elle ait pu débarder, de brillants esprits à Ottawa avaient adopté une loi interdisant ce genre de déversements. La barge avait donc fait demi-tour.

Mais on lui avait refusé l'entrée dans les eaux provinciales.

Le Québec n'avait aucune objection à laisser sortir des déchets toxiques, mais pas question d'en laisser entrer! *L'Anguis* avait reçu l'ordre de quitter la voie maritime du Saint-Laurent et de gagner une autre escale.

— On a déterminé sa position?

— Hélas, non.

— J'ai cru comprendre qu'on avait arrêté les recherches.

— Oui, Monsieur. C'est bien ce qu'a décidé le conseil d'administration, en janvier.

La barge contournait à peine la péninsule gaspésienne que les journaux et la télévision

s'étaient déjà emparés de l'affaire. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Résultat : aucun port de la côte est n'en voulait. L'*Anguis* était devenue apatride.

Pourtant, on n'avait jamais eu de mal à repérer un endroit où larguer des déchets toxiques ! On découvrait toujours quelque pays pauvre prêt à tout pour de l'argent.

— Où est le problème, alors ?

— C'est l'équipage, Monsieur. Question d'indemnisation.

— Philippins ? Russes ?

— Taïwanais.

Domidion avait d'abord conclu un accord avec Haïti. Il avait fallu moins d'une semaine pour que la barge se transforme en symbole de tous les torts causés par la culture nord-américaine. Un symbole si puissant que même les Haïtiens n'en avaient pas voulu. Orpheline, l'*Anguis* cabotait à la recherche d'un abri.

Elle mouillait au large du Brésil lorsqu'un ouragan d'une rare violence avait balayé les Caraïbes. La tempête tropicale Nora n'avait fait que peu de dégâts sur les côtes, mais quand il n'en resta que des bourrasques, l'*Anguis* avait disparu.

— On pourrait annoncer un programme d'indemnisation quelconque, non ?

Winter jeta un œil sur la tablette électronique.

— Voulez-vous que les finances étudient la question ?

— Annonçons d'abord quelque chose. Les chiffres peuvent attendre.

— D'accord, Monsieur. Remettons ça à plus tard.

L'important, c'était que si la barge venait à faire naufrage avec un lot de déchets biologiques, cela se passe aussi loin que possible du Canada et des États-Unis. Au large de Cuba? Non, trop près de la Floride et du golfe du Mexique. En Argentine ou au Chili? Peut-être. Ou près d'un autre pays d'Amérique latine qui refusait d'appuyer les activités commerciales et les initiatives de paix nord-américaines.

Un accident, tout simplement. Le scénario idéal. La compagnie d'assurance paierait la note et la montagne de déchets finirait au fond de l'océan, comme il se doit.

— Et le troisième point?

Winter tressaillit.

— Quinn, un de nos chercheurs.

— Quinn?

— Gabriel Quinn. Chef de la Direction du contrôle biologique.

— Oui, je vois qui c'est. On l'appelle Q, non?

Dorian fit une pause pour voir si Winter comprendrait l'allusion.

— Q? Le personnage de *Star Trek*? La série télévisée? Q savait tout ce qu'il y avait à savoir sur l'univers. À la Direction du contrôle biologique, tout le monde l'appelle Q.

— Ah bon.

— C'est un génie pour tout ce qui touche aux bactéries et aux virus.

— Eh bien... Il nous a quittés.

Winter se montrait précise comme une montre, une qualité qu'appréciait Dorian. Pas de chichis. Rien de superflu. Pas de clichés. Ni de platitudes. Ou de demi-réponses. Encore moins des

supputations. Winter lui semblait le prototype de l'intelligence artificielle.

— Quittés ?

— Il a disparu.

Dorian jeta un œil sur l'écran pour s'assurer que le masquage sonore tournait encore.

— Ses vacances prenaient fin le 24, un vendredi, précisa Winter. Le lundi suivant, il ne s'est pas présenté au travail.

Les yeux fermés, Dorian tâchait de retracer les traits du biochimiste. Dans le grand hall trônait un immense aquarium où nageait jadis une unique tortue. Chaque jour, Gabriel Quinn avalait son déjeuner en observant la tortue nager en ronds derrière la paroi de verre.

Dorian ne lui avait jamais demandé pourquoi. Peut-être en tirait-il quelque réconfort ?

— Le 24, c'était il y a presque un mois.

— En effet, Monsieur.

— Et personne ne s'est rendu compte de l'absence de Quinn ?

— Il y a eu une certaine confusion, admit Winter.

— À votre avis, on a un problème sur les bras ? Winter cligna des yeux.

— Eh bien... Les chercheurs de Domidion ne sont pas censés disparaître.

Non, pensa Dorian. En effet, ils n'étaient pas censés disparaître. Ils devaient au contraire se montrer brillants, et Quinn n'avait pas déçu. Depuis qu'il était entré chez Domidion, il avait découvert plusieurs souches de bactéries et de virus révolutionnaires pour l'agroalimentaire.

Et la guerre.

La biologie n'était pas sans quelque ironie : un organisme conçu afin de rendre les récoltes plus abondantes pouvait aussi bien anéantir des nations tout entières.

— Je vous ai envoyé un fichier, ajouta Winter. Avec des images.

Dorian s'enfonça dans le siège.

— Et ces images, elles vont me pourrir la journée ?

— Oui, Monsieur. J'en ai bien peur.

Dorian plaça la souris et cliqua sur le fichier intitulé *Quinn.addendum*.

Il y en avait, des photos ! La première représentait une petite maison quelconque. Elle lui rappelait celle de son grand-père.

— Bungalow d'après-guerre.

— Oui, confirma Winter. C'est bien ça.

Dorian sourit.

— Vous voulez me donner le cafard ?

— C'est la maison que louait Quinn.

— Il était locataire ?

Dorian se mit à parcourir les photos une à une.

— Et celles-là ?

— Si je comprends bien, expliqua Winter, ce sont les différentes pièces de la maison. Ou plutôt les murs, pour être plus précise.

— C'est Quinn qui a écrit ça ?

— Oui. Sur tous les murs. Le propriétaire s'est plaint auprès de notre bureau de liaison.

Dorian se rappelait clairement la disparition du lent reptile. Une grande tortue de mer, si ses souvenirs étaient bons, avec une étrange entaille à la carapace, comme si l'animal avait passé toute sa vie à porter un lourd fardeau. Sur le cou, une

longue incision rougeâtre. La tortue avait sûrement été blessée, avait pensé Dorian quand il avait remarqué ces marques pour la première fois. Et ce rouge, sûrement du sang. À bien y regarder, toutefois, on se rendait vite compte que l'incision n'était qu'un simple défaut dans le cuir épais de la tortue.

Le reptile n'avait aucune valeur. Mais bon, rien n'était censé disparaître comme par magie, chez Domidion ou ailleurs! Les services de sécurité avaient fait une enquête et conclu que la tortue avait sans doute réussi, par un moyen mystérieux, à s'extraire de l'aquarium, avant de se perdre dans la nature et de disparaître. C'était la seule explication possible qui satisfasse tout le monde.

Il semblait bien à Dorian que cette disparition n'avait rien changé aux habitudes de Gabriel, qui prenait toujours une pause devant l'eau bleue, les fines plantes vertes et le sable blanc qui miroitait dans le fond du bassin. Comme s'il attendait le retour de la tortue.

Dorian étudia plus attentivement les images sur l'écran.

— Et il a écrit sur tous les murs?

— C'est une sorte de liste, répondit Winter.

— Une liste de quoi?

— Hum...

— Tchernobyl. Idaho Falls. Chalk River, lut Dorian sur l'écran. Pine Ridge, Dakota du Sud?

— C'est une réserve indienne, précisa Winter. Utilisée comme aire de bombardement pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Et Rokkasho? Et Lanyu?

— Des décharges de déchets nucléaires et biologiques.

— L'île de la Renaissance? ajouta Dorian, les traits soudain adoucis, comme s'il venait de retrouver un vieil ami. Ah oui, une usine d'anthrax russe.

— C'est bien ça, Monsieur.

— Les services de sécurité ont vu ces photos?

— Bien entendu. Ce sont eux qui les ont prises. Dorian tapota l'écran du doigt.

— Assez troublant.

— Oui, Monsieur. Assez troublant.

L'écran de Dorian renvoyait l'image d'une cuisinière à quatre ronds électriques et d'un frigo de couleur verte. Sur le mur, au-dessus de l'évier, Gabriel avait écrit *Bhopal* et *Grassy Narrows*.

— Est-ce qu'on sait ce que signifient toutes ces inscriptions?

— Le conseil d'administration espérait que vous auriez une petite idée, suggéra Winter, le regard vide.

Lassitude, quand tu nous tiens! Dorian se frotta le cou et s'enfonça les pouces dans l'occiput. Peut-être qu'une petite pression chasserait la fatigue.

— Faites défiler la page jusqu'en bas, lui recommanda Winter. Il y a une photo à voir à tout prix.

— Elle ne me réjouira pas, j'imagine?

— Non, Monsieur. Pas tellement.

Dorian déplaça la souris. Nouvelle photo, nouveau mur plein d'inscriptions. Sauf la dernière. Qui ne représentait pas un mur.

— C'est la porte principale, remarqua Winter.

Dorian se redressa sur le siège. Toute lassitude semblait l'avoir quitté d'un coup.

— La porte d'entrée?

— À ce qu'on sache, c'est la dernière chose qu'il a écrite avant de disparaître.

Dorian fixa l'écran.

— Qui est le second de Quinn à la Direction du contrôle biologique?

— Warren Thicke.

— Bien, fit Dorian. Qu'il vienne me voir demain à dix heures. Je veux savoir où Quinn a pris des vacances. Il faut le récupérer en douce et sans perdre de temps.

Dorian passa le reste de la matinée à étudier les papiers qu'on avait déposés sur son bureau. Quoi qu'il fasse, il n'arrivait pas à raviver son entrain. Des journées pareilles, il en avait connu des centaines. Son optimisme pour la science et les affaires ne suffisait pas à dissiper la sensation que le monde était hors d'atteinte. Un souci passager, sans doute.

Toujours passager.

Peut-être était-il temps de s'occuper de cet aquarium vide, d'y remettre des poissons. Dorian s'était procuré un catalogue illustré et laissé séduire par les planches colorées d'espèces marines. Il imaginait voir nager à travers l'eau vive des bancs de poissons-anges à front jaune, de poissons-clowns bistrés, de chromis bleu vert, de poissons-faucons rouge feu et de poissons-chirurgiens noirs. Mais songer à tout ce mouvement le troublait.

Déjà, une tortue, c'était de trop!

Qu'y voyait donc Gabriel? De toute sa triste existence, la tortue n'avait fait que se cogner à répétition contre le verre, comme si elle espérait trouver une issue.

Et un beau jour, sans crier gare, elle en était bel et bien sortie.

Ce n'était qu'après cette disparition que Dorian avait compris à quel point il appréciait la simplicité et le silence d'un bassin vide.

THOMAS KING

LA FEMME TOMBÉE DU CIEL

En éliminant le sous-bois qui gêne le passage d'un oléoduc, la multinationale Domidion provoque un déversement mortel sur la côte de la Colombie-Britannique. Dorian Asher, le PDG, s'amuse à oublier son divorce et son mal-être par des dépenses somptuaires. Le chercheur Gabriel Quinn, responsable de la catastrophe, retourne s'enfermer près de la réserve de sa mère, désormais condamnée. Il y rencontre des survivants : Mara Reid, peintre ayant grandi sur la réserve, Nicholas Crisp, sage et coloré doyen des lieux, Sonny, jeune maître des tortues, collectionneur d'objets vomis par la marée, et le chien Soldat qui semble vouloir sauver tout ce beau monde.

C'est un livre d'exception que l'on dévore d'une traite.

Daphne Bramham, *Vancouver Sun*

Dans *La femme tombée du ciel*, qui rappelle la légende fondatrice de la création du monde, King use habilement de la tradition orale des contes autochtones. Ses dialogues sont mémorables et, au final, son message laisse place à l'espoir : l'esprit humain survivra.

Laura Eggertson, *Toronto Star*

Thomas King, né en 1943, est l'un des plus grands intellectuels et écrivains des Premières Nations. Romancier, nouvelliste et scénariste de grande renommée, il a reçu de nombreux prix et distinctions dont le Prix du Gouverneur général en 2014 pour *The Back of the Turtle* (*La femme tombée du ciel*).